

HERCULE VALJEAN

Cinq orteils



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-081

Cinq orteils

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 802 : version 1.0

Cinq orteils

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

La rue flanquée de hautes bâtisses était déserte.

Les entrepôts comprenant la majeure partie de ce quartier étaient complètement noirs.

Il n'y avait que les rares réverbères, et plus loin, entre deux énormes masses noires de plusieurs millions de pieds cubes, la petite lumière gaie qui était le petit restaurant de Tony Dalvio, l'Italien.

Ce soir-là, il pleuvait, alors la nuit était encore plus sombre.

On ne voyait que le reflet jaune des réverbères, et la lumière bleuâtre du restaurant de Tony.

L'Italien avait installé des lampes fluorescentes depuis un mois, et cela jetait une lumière crue sur le trottoir.

Le Domino noir marchait lentement, scrutant les hautes bâtisses sombres où dormaient les marchandises.

Une fois, à travers une fenêtre, il vit une lueur qui passait doucement.

Il sursauta, mais soudain se ramena à la réalité.

C'était l'un des gardiens de nuit qui faisait sa tournée.

Et le Domino se prit à songer quelle vie solitaire menaient ces hommes, exposés souvent à la mort, qui surveillaient ainsi, nuit après nuit, le bien d'autrui, et le faisaient humblement, sans grands renforts de publicité.

Le Domino continua sa promenade solitaire vers le petit restaurant.

Ici, dans le quartier, où il habitait depuis deux mois, on le connaissait sous le nom de Ti-Rouge.

Et son déguisement, d'une perfection consommée, ne le trahirait jamais.

Cheveux teints d'une belle couleur carotte, casquette crasseuse sur le derrière de la tête,

cigarette pendue au coin des lèvres, pantalon en mal d'un bon nettoyage-pressage...

D'abord, ça n'avait été qu'une rumeur.

Dans la pègre, il y a comme ça des rumeurs qui se mettent à circuler. Ça ne dit pas grand-chose, ou ça dit beaucoup.

De prime abord, la rumeur entendue par le Domino noir semblait sans grande importance.

Lefty Auger et Shapiro travaillaient ensemble. On les avait vus qui revenaient de petites randonnées nocturnes...

Cela ne voulait rien dire, ou cela voulait dire énormément. Tout dépendait de la connaissance qu'un homme avait de la pègre, de ses courants d'influence, de sa force mouvante.

Ainsi ce Lefty...

Pourquoi être avec Shapiro, quand ils avaient toujours été des rivaux ?

Et pourquoi l'autre rumeur voulant que Trudeau-le-Croche se soit joint aux deux autres ?

Le Domino n'avait tendu qu'une oreille

distraite d'abord, quand la chose lui avait été rapportée.

Puis, plus tard, une semaine plus tard environ, il avait commencé à trouver la chose étrange.

D'autant plus qu'une série de vols importants s'était déclenchée, mettant tout le service de police sur les épines, sans qu'ils puissent mettre la main sur le moindre indice.

Et l'ampleur de chaque opération prouvait que l'on avait affaire à une bande organisée, capable de tous les genres d'effraction, d'entrée illégale, et de vols.

Il ne faisait aucun doute que la bande était sous la direction d'un chef, car chaque vol semblait avoir été accompli suivant un plan bien mûri, défini d'avance.

Et un jour, le Domino décida de mettre fin à ces rapines.

L'ennemi du crime, le Domino noir, fils de l'ombre et de la nuit, avait décidé qu'il découvrirait le chef de cette bande, et qu'il stopperait les déprédatations.

Il prit le déguisement de Ti-Rouge, se fit teindre les cheveux, et on le vit arriver un soir dans les quartiers louches de Métropole.

Sans grand éclat.

Comme il sied à quelqu'un du « milieu ».

Il entra dans une taverne fréquentée par les pires éléments, et alla s'asseoir au fond, traversant toute la salle.

Il était un nouveau-venu.

On ne connaissait pas son visage.

On le regarda attentivement.

Il ne fit pas mine qu'il était observé et alla s'asseoir à une table où il était seul. Il commanda trois verres.

Une fois assis, il laissa traîner son regard d'une table à l'autre.

C'était l'été, et il faisait chaud.

Le Domino prit garde de bien appuyer son bras sur la table, pour que tous voient l'avant-bras, cousu de piqûres.

(Le Domino avait mis une demi-journée à

imiter sur la peau les marques d'aiguille hypodermique...)

Pour ceux qui étaient là, c'était un insigne d'honneur que ces milliers de marques.

Cela signifiait que le nouveau-venu était un dopé.

Et pas un dopé à la coco, par le nez, en prise, la façon vulgaire.

Oh, non, mais un vrai de vrai, un richard, un qui a la manière de luxe, à l'aiguille, et de la morphine encore.

Un vrai de vrai, cela ils le voyaient.

Le Domino resta là un bon moment.

Puis il vit se lever un homme, de l'avant de la taverne.

Un homme qui le regardait fixement depuis déjà assez longtemps.

Il marcha en roulant vers la table du Domino, et arrivé là, il se laissa tomber lourdement.

Tous les yeux s'étaient tournés vers cette table.

Le Domino, qui connaissait bien le système, puisqu'il l'avait déjà expérimenté sous d'autres déguisements, savait qu'on procédait à son « identification » par ce moyen.

Le gros homme, chauve, les yeux porcins, s'essuya le front.

Au garçon qui approcha il commanda deux bières.

Puis, au bout d'un moment de silence, il dit au Domino qui le regardait depuis quelques secondes en plein dans les yeux.

– Nouveau en ville, le rouge ?

Le Domino fit signe que oui.

– Comment t'appelles-tu ?

– Comme tu l'as dit toi-même, le Rouge. Ti-Rouge.

– D'où viens-tu ?

– Toronto.

Le gros homme souffla un peu plus fort.

– Pourquoi que t'es parti de là-bas ?

– La police.

Les mots suffisaient.

Les deux hommes se comprenaient.

Dans ce monde, un dopé à la morphine, recherché par la police à part de ça, et en provenance de Toronto, c'était du « grand monde ».

Le gros sourit, une espèce de mauvaise grimace sans joie.

– Qu'est-ce que t'as fait ?

Ti-Rouge haussa les épaules.

– Rien d'important. Fait sauter un coffre-fort...

– T'as pas peur de me le dire ? Je pourrais être de la police, t'arrêter...

Le Domino ricana.

– Essaie.

Le gros suait encore plus.

– J'dis pas que j'suis de la police, continua-t-il avec hâte. Mais je dis, supposons...

Le Domino se carra les épaules, déjà

passablement bien campées, contre le dossier de sa chaise.

— D’abord, dit-il, t’es pas de la police, j’le sais. T’as des gales de coco en-dessous du nez. Puis t’es trop gros, et puis ensuite t’es en chemise... Tu peux être un stool-pigeon. C’est bien possible. J’m’en fiche. Parle si tu veux à la police... je te retrouverai bien.

Il ne montra pas le revolver qu’il avait dans sa poche, mais il tapa dessus à petits coups secs.

Le gros comprit.

Il regarda curieusement le Domino.

— Tough, hein ?

Le Domino ne broncha pas.

Il dit simplement :

— Qu’est-ce que tu veux, au juste ? Savoir qui je suis ? Tu le sais. Maintenant, quoi ?

Le gros s’épongea le front du revers de la main.

Il prit une rapide gorgée de bière.

— Mon nom c’est Pit Lacourse. Shake !

Il tendit sa main.

Le Domino la serra, mais ne montra aucun enthousiasme...

– Tu ne connais pas mon nom ? demanda anxieusement le gros homme.

– Je regrette, mais je ne le connais pas, dit le Domino. À Toronto, on connaît seulement les big shots.

Le gros était pâle, mais il se contint.

– C'est une craque, ça ?

– Non. C'est la vérité.

Il était mal à l'aise.

Il y avait quelque chose chez le Domino qu'il ne pouvait pas deviner. Ça le mettait mal à l'aise.

Il se sentait comme rapetissé devant le regard de ce Ti-Rouge.

– En tout cas, dit-il, je venais pour faire connaissance. T'as l'air à être offusqué. Si ça te déplaît, j'vas m'en aller.

– Tu peux rester, dit le Domino, ça me dérange pas.

— J'ai des amis, dit Pit, je peux te donner des renseignements, des tuyaux. Si ça peut t'aider.

— J'ai l'habitude de me tirer d'affaire tout seul.

— Bon.

Il resta quelques minutes encore, essaya de parler de toutes sortes de choses, de la température, etc...

Mais le Domino ne répondit qu'à peine.

Cela faisait partie de son plan.

Ainsi, dès le début, il se formait une réputation de tough guy, mais aussi de discrétion.

Cela était important s'il voulait se rendre jusqu'à la tête de la bande.

Trois jours après cette première entrée dans les quartiers louches, sous le nom de Ti-Rouge, il prépara avec deux inspecteurs de la Sûreté, et un gros manufacturier, un vol simulé.

Il s'agissait d'impressionner la pègre.

En plein jour, et avec la connivence des employés, le Domino entra dans le bureau de la compagnie, mit en joue tout le monde, ouvrit le

coffre-fort, et s'empara d'une serviette de cuir qu'un employé venait de rapporter de la banque.

Dans les journaux du même soir, on parla en manchettes grosses comme ça de ce vol d'une suprême audace, commis par un homme sans masque, faisant preuve d'un extraordinaire sang-froid.

Cent mille dollars avaient été dérobés, faisant partie d'un montant plus gros dont c'était la première tranche, et qui devait servir à certaines transactions d'obligations de pays étrangers, payables en monnaie courante canadienne.

On mentionnait même qu'un montant de deux cent mille dollars serait retiré le lendemain même de ce vol audacieux, pour compléter tout de même la transaction.

C'était une déclaration du président de l'usine, interviewé en marge du vol.

Et le lendemain matin, à la même heure, dans les mêmes circonstances, le Domino commit un deuxième vol, dérobant cette fois les deux cent mille dollars.

Nouvel éclat, encore plus sensationnel dans les journaux.

Et aux quartiers-généraux, le Domino, au naturel, sans son déguisement, lut avec amusement, en compagnie des détectives de l'escouade des vols à main armée, comment il avait accompli ces deux remarquables forfaits.

— Formidable, dit l'un des détectives. Vous êtes maintenant consacré chez la pègre.

— Je l'espère bien, dit le Domino.

Et il relut avec satisfaction la description que l'on faisait de sa personne, épaules larges et solides, visage anguleux, cheveux rouges éclatants.

— Avec ça, dit-il, on va me saluer bas quand je vais entrer dans les tavernes du Red Light.

Le soir même, il faisait son entrée dans la taverne où quelques soirs plus tôt il avait fait la connaissance de Pit Lacourse, du gros Pit.

Et il avait bien raison de croire que ses actions d'éclat, pour la pègre, l'avaient précédé là.

Il entra et les voix se turent.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

Mais ce n'était pas cette fois avec la curiosité de l'autre soir. Non, il y avait ce soir de la franche admiration.

Personne ne cachait son attitude.

Le Domino traversa la salle.

Mais en passant près d'une table, une main l'arrêta.

C'était le gros Pit Lacourse, en compagnie de deux autres types...

– Comment ça va, Ti-Rouge ?

Le Domino fut condescendant.

– Ça va bien.

– T'en fais des prouesses depuis une couple de jours, hein ? Les journaux parlent rien que de toi !

Le Domino se tint debout devant le gros Pit.

– Écoute, dit-il d'une voix sèche, toi, tu dis ce que tu sais. Seulement, t'en sais pas long. T'es un ignorant. C'est pour ça que tu parles à tue-tête, sans t'occuper du dommage que tu me fais...

Ferme ta gueule...

Pit essaya de protester.

Le Domino prit son temps.

Ce fut un swing lent, mais placé avec une force terrible.

Le poing vint s'appliquer sur la pointe du menton de Pit Lacourse.

L'homme s'écroula sans un geste ou un cri.

Un glissement lent, une sorte de dégonflement. Il coula littéralement de chaque côté de sa chaise et fit ploc ! sur le plancher.

Le Domino s'en alla lentement vers le fond, sa table de l'autre soir, et commanda deux bières.

Il les dégusta tranquillement pendant que ses amis amenaient le gros Pit inconscient.

Le Domino eut conscience qu'au lieu de s'être fait des ennemis, il avait été remarqué pour la façon dont il savait régler les situations, et surtout pour le soin qu'il apportait à ne pas publiciser ses exploits.

Cela serait remarqué.

Cela pouvait bien être remarqué en haut lieu.

Dans ce cas, peut-être pourrait-il, dès le début se rendre jusqu'au chef de la bande ?

Mais il ne se rendit pas aussi vite qu'il le croyait.

Surtout parce que le chef de la bande, lorsque l'un de ses hommes lui avait fait remarquer que ce Ti-Rouge serait une bonne acquisition, avait dit :

— Patience, les enfants, patience. On va surtout l'observer pour le moment. Plus tard on verra. J'ai téléphoné à des amis à Toronto. Ils ne connaissent aucun Ti-Rouge... Vous me comprenez ?

On avait compris, et le Domino était constamment surveillé.

Même ce soir, alors qu'il déambulait, dans ses vieux vêtements, portés à dessein, même après des vols si considérables, dans le but de dérouter, ou de faire semblant de dérouter, les policiers...

Il était surveillé par une ombre qui se glissait à une centaine de pieds derrière lui.

Le Domino le savait, mais il ne faisait mine de rien.

Il se dirigeait vers le restaurant de Tony Dalvio, pour y manger le spaghetti dont l'Italien était un maître-fabricant.

Ce n'était pas loin du quartier de la pègre où Ti-Rouge avait sa chambre, et en même temps ça lui permettait de veiller de près à ce qui devait se passer ici ce soir...

Oh, ce n'était encore qu'une rumeur, mais le Domino savait que ces rumeurs partaient souvent d'un point solide.

Et celle-ci disait que ce soir, le coffre-fort de l'entrepôt de la compagnie Reliance Fruits serait dévalisé.

Il contenait les recettes des deux plus grosses journées de la semaine, le vendredi et le samedi. Soit, selon les informateurs, une quarantaine de milliers de dollars.

Et c'était au sujet de cette rumeur que le Domino était ici, dans le district.

Qu'il se dirigeait tranquillement vers le

restaurant de Tony Dalvio.

Avec la ferme intention, si cela était possible, d'en apprendre plus long, car l'entrepôt de la Reliance Fruits Ltd. était justement en face du restaurant de Tony.

Et le restaurant était ouvert toute la nuit.

Que demander de mieux ?

II

Ti-Rouge entra.

Le Domino eut entré en se glissant, comme une couleuvre, vêtu de noir.

Il aurait entré par la porte d'arrière.

Mais il entra par la porte d'avant.

Ce fut Ti-Rouge qui entra, les yeux durs, le menton ferme, le pas assuré.

Tony Dalvio le salua avec effusion.

L'Italien avait une admiration sans borne pour tous les héros de la pègre.

Il affectionnait particulièrement Ti-Rouge, qui ménageait son homme en ne se gênant pas pour le complimenter sur son spaghetti.

Tony Dalvio était gros, bedonnant, le visage foncé, les yeux sombres lançant constamment des éclairs.

Il servait les clients en brandissant toujours une longue cuiller ou un couteau.

Il avait l'air féroce, mais il n'était pas plus dangereux qu'une mouche sous ses apparences patibulaires.

Il s'exclama en voyant entrer le Domino :

– Ti-Rouge, comment ça va Ti-Rouge, la belle Ti-Rouge !

Il lui arrivait de mélanger le genre des gens à qui il s'adressait.

Ti-Rouge fit un bref salut, restant dans son rôle.

À cette heure-là, minuit, il était le seul client.

Tony s'approcha du comptoir, où Ti-Rouge s'était assis sur un des petits bancs ronds.

– Qu'est-c'est ça va être, la belle Ti-Rouge. La spaghatts ?

– Oui.

– À part de ça, ça marche ?

– Ça marche.

– Tant mieux. Rien comme la vie qui marche !
Tony est content ! Tony va te faire une bonne
spaghatts, quatorze carats...

Il trouva sa répartie bien bonne, et il s'en alla
vers sa petite cuisine, à l'arrière du restaurant, en
riant à se décrocher la bedaine.

Il se mit à fricoter dans ses plats, chantant à
tue-tête une chanson italienne.

Le Domino, resté seul, se tourna un peu sur le
banc, pour voir la rue, pour voir l'entrepôt
devant.

Il ne se passait rien.

Tout était désert.

C'était le samedi soir, quasi le dimanche
matin, et personne ne vivait ici.

Le Domino se demanda comment il se faisait
que Tony restait ouvert.

Sûrement il n'aurait pas cinq clients dans toute
sa nuit.

Alors à quoi bon rester ouvert ?

Et à ce moment, Tony revenait de la cuisine,

venu chercher quelque chose à l'avant du restaurant.

— Tony ? lui demanda le Domino, comment se fait-il que tu restes ouvert comme ça, vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine ?

Tony se mit à rire doucement.

— Oui, dit le Domino. Prends ce soir, cette nuit. Tu ne vendras pas pour deux piastres...

Tony se pencha sur le comptoir, devant Ti-Rouge.

Il eut soudain un éclair de tristesse dans les yeux.

— Écoute, Ti-Rouge. Si Tony ferme la boutique, Tony s'en va. Alors Tony s'en va où ?

— Je ne sais pas... Tu n'as pas de famille ?

Le gros Italien secoua la tête.

— Pas de famille, rien. Tony reste ici pour être en quelque part... Si Tony pas ici, where is Tony, hein ? Où aller ?

— J'comprends...

Tony se releva.

– J’vas aller chercher la spaghatts... Bonne, à
soir, bonne, bonne...

Il marcha avec l’agilité des gros hommes
jusqu’à l’arrière, puis il revint portant une assiette
fumante.

– Voilà.

Ti-Rouge s’appliqua à manger.

Sans cependant perdre la rue de l’œil.

Une dizaine de minutes après avoir commencé
à manger, il crut voir un mouvement dans une des
fenêtres de l’entrepôt.

Mais il ne fit pas mine qu’il avait pu voir
quelque chose. Il continua à manger.

Tony revint.

Il jeta un regard pensif sur la rue, l’entrepôt en
avant de son restaurant.

– Pas de nouveau, Ti-Rouge ?

– Non.

– Bien des vols, de c’temps là. Des gros vols...

– Oui.

– Drôle d’affaire... ça.

– Comment ça, drôle d’affaire ?

Ti-Rouge mangeait avec appétit, répondant à Tony à travers les bouchées.

– Drôle d’affaire pour les empreintes...

Tony n’avait jamais eu l’air si sérieux...

– Quelles empreintes ?

Mais le Domino le savait très bien, ce que voulait dire Tony. La police était absolument stupéfiée.

Au contraire des coups habituels, où les criminels, gants aux mains, ne laissent aucune empreinte, les six ou sept derniers gros vols, justement ceux-là que le Domino s’était chargé d’éclaircir, comportaient des séries complètes et entières d’empreintes digitales.

Comme si on se fichait royalement que la police les découvre.

Comme si ON VOULAIT que la police les découvre.

Et pourtant, ces empreintes ne correspondaient

à aucune en classeurs.

Et il y en avait au moins trois ou quatre, quand ce n'était pas plus, à chaque vol.

Trois ou quatre SÉRIES, prouvant la présence de quatre bandits au moins durant l'opération.

Et il n'y avait pas assez de temps écoulé, pas assez de temps à la disposition des criminels pour que ceux-ci aient eu le temps de forger des empreintes, ce qui est possible, mais prend beaucoup de temps.

C'était le grand dilemme.

Les informateurs de la pègre juraient que le quartier ne comptait aucun nouveau-venu excepté Ti-Rouge.

De plus, d'après les rumeurs, d'après la connaissance qu'avait la pègre des cris commis, on était certain que les bandits locaux faisaient partie de la bande, ou étaient au courant de ses activités, ce qui prouvait des amis sur les lieux.

Alors d'où venaient ces empreintes ?

Tony émit une opinion en crachant sur le parquet.

— La police ne le saura jamais, d'où elles viennent, les empreintes. Jamais. Ils ne sont pas assez intelligents !

Le Domino regarda curieusement Tony.

— Tu n'aimes pas la police ? dit-il. Ils t'ont fait quelque chose ?

Tony secoua la tête.

Il se tenait entre le comptoir et la tablette du fond.

Les mains appuyées de chaque côté, et il était tourné vers la rue.

— Ils ne m'ont rien fait, dit-il, seulement je ne les trouve pas assez intelligents...

Le Domino continua à manger.

Tony regardait l'entrepôt en avant.

Puis il se retourna vers Ti-Rouge.

— Comme toi, Ti-Rouge, tu les joues comme tu veux ! C'est une bonne affaire. Ça leur rabaisse l'orgueil. Tu manges ici. Ils te recherchent. Tu es là, devant Tony. Ils pourraient te prendre ici. Tu n'as pas peur ?

Ti-Rouge ricana.

– Eux, me prendre ? Je vais me débattre joliment avant !

Il continua à manger...

Tony le regarda et secoua la tête avec un regard admirateur.

– Bon cœur, Ti-Rouge. T’as bon cœur...
Bonne tête aussi...

Ti-Rouge mangeait, et il jetait un coup d’œil régulier sur l’entrepôt en avant.

Tout à coup, une ombre se détacha d’un coin sombre et traversa la rue.

L’ombre s’éclaira un peu avec la lueur du restaurant.

Un homme s’avançait.

Le Domino le reconnut.

C’était un des membres les plus respectés de la pègre. Barney Lesage, un briseur expert de coffre-fort.

Il marchait lentement, les mains aux poches.

Il entra, s'assit sur le banc deuxième voisin de Ti-Rouge, reconnut qui était à ses côtés et le salua avec un sourire.

Il était petit et maigre, et il avait les yeux perçants.

Il avait de longues mains fines et incroyablement câlines, ne faisant jamais un geste inutile.

Les doigts longs, fins.

Il se racontait une histoire sur le compte de Barney. Il avait été étudiant en médecine déjà. Il se destinait à la carrière de chirurgien.

Mais sa famille l'avait répudié pour une bagatelle, et il avait tourné ses talents vers le crime.

Ses doigts habiles, exercés le qualifiaient dès le début pour le métier d'expert en coffres-forts, et c'est justement le métier qu'il embrassa.

Depuis ce temps, ses exploits ne se comptaient plus.

La police savait parfaitement bien qu'il avait commis tel ou tel délit, mais on ne pouvait rien

prouver en cour, devant un jury, et Barney était libre comme l'air.

Il avait été arrêté quelquefois, et on possérait ses empreintes... Mais c'était tout.

Ces choses sur son compte, il ne les avait pas dites, car il était muet comme une carpe, ne parlant jamais de lui-même.

Le peu qu'il disait pouvait se résumer à deux phrases par jour, tout au plus.

Quand Tony revint en avant, car il était allé en arrière juste au moment où Barney entrait, ce dernier lui fit un petit salut.

– Café, Tony.

Tony eut un grand sourire et servit le café.

– Ça marche, Barney ?

– Ça marche.

– Bien ?

– Très bien.

Barney commença à déguster tranquillement son café.

Ti-Rouge surveillait toujours la rue.

Cette fois une ombre se détacha du même coin sombre.

Le vent qui balançait le réverbère jeta une lueur dans cette direction, et le Domino vit que ce coin d'ombre d'où sortaient les gens était une petite porte presque dissimulée dans le grand mur.

Il resta bien assis, l'air indifférent.

Maintenant, il était certain que le coffre-fort de la Reliance Fruits Ltd. avait été vidé.

Et quand il vit entrer Ti-Coq Dussault, une petite valise à la main, ses soupçons se confirmèrent.

Puis une autre ombre, et une autre.

Au bout de quinze minutes, ils étaient quatre de rendus dans le restaurant de Tony, buvant leur café.

Tous ils avaient salué Ti-Rouge en entrant.

Et personne ne parlait.

Peut-être parce qu'on se méfiait du nouveau-

venu.

Peut-être bien aussi parce que c'était la consigne.

Le Domino décida qu'il était temps de faire quelque chose, et il se dit que le mieux à faire serait peut-être d'aller jeter un coup d'œil dans l'entrepôt...

Oh, si les criminels présents dans ce restaurant avaient su que cet homme à leur côté, cet homme qu'ils prenaient pour un bandit comme eux, n'était autre que le Domino noir !

Avec quel effroi ils se seraient défilés...

Barney Lesage, Ti-Coq Dusseault, Gerry Lenoir et Fred Champagne !...

Comme ils auraient filé !...

Mais ils ne le savaient pas, et c'est ce qui était le plus important. Leur parfaite ignorance que l'heure approchait.

Une exclamation se fit entendre.

– Ouch !

Puis un blasphème qui sonna gras dans la

petite échoppe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Barney de sa voix calme.

C'est Dusseault qui avait crié.

Ti-Coq leva le pied.

— Mes cors, mes petits cors. Je me suis appuyé sur le bout du pied pour changer de place... J'en ai plein les orteils...

Ils se mirent tous à se regarder en riant.

— Ça te jouera un mauvais tour, dit Barney en souriant. Ça te jouera un bien mauvais tour, un de ces jours...

Il allait continuer à parler, mais le Domino vit que quelqu'un l'avait regardé, et ils se turent tous.

Tony se mit à chantonner...

Il se pencha pour ramasser quelque chose par terre, au bout du comptoir.

Puis le Domino lança de la monnaie sur le comptoir et se leva de son banc.

— Tu t'en vas, Ti-Rouge ? demanda Tony.

- Oui.
- Tu as fini ?
- Oui.
- C'était bon ?
- Excellent.
- Merci beaucoup. Reviens nous voir...
- Oui.

Laconique comme toujours, le Domino sortit sans regarder personne. Mais il sentait que tous les regards étaient vrillés dans son dos. En sortant il jeta un coup d'œil au bout du comptoir...

Puis il sortit en allumant une cigarette.

À travers ses mains ramenées en coupe, il regarda à droite et à gauche sur la rue.

Il vit, là-bas, à sa gauche, une ombre qui se rejettait dans une entrée de porte.

Le Domino prit à droite.

Il sema son suiveur acharné. Maintenant, il ne voulait plus de lui, alors il s'en débarrassa.

Vous croyez que c'est difficile ? Mais non,

c'est très simple. Ça se fait en deux mouvements.

Il s'agit de marcher un bout, assez rapidement, puis de ralentir le pas graduellement, et lorsque le suiveur, qui ne se rend pas compte du pas qui ralentit, est proche derrière soi, se retourner brusquement, et revenir sur ses pas.

Le suiveur est forcé de trouver refuge quelque part.

Il se cache.

Pendant qu'il est caché, oops, il s'agit de disparaître.

Une ruelle, un détour, un coin sombre, n'importe quoi ? Tout peut servir.

C'est ce que fit le Domino, et en dix minutes il avait perdu son suiveur, et il se trouvait sur la rue suivante, juste derrière l'entrepôt.

Ici comme sur l'autre rue, il faisait sombre et humide.

La pluie dégoulinait des gouttières avec un chant monotone.

Rien ne bougeait.

L'impression de profond cafard était augmentée encore par l'absence d'un restaurant comme celui de Tony, qui jetait une note gaie dans la rue d'ennui. Ici, c'était seulement la pluie, et rien autre chose.

Le Domino se dissimula dans une entrée noire.

Il sortit de sa poche la cape noire et le chapeau mou plié.

Une autre poche céda le masque, les gants noirs.

En un tournemain il avait revêtu ces attributs du Domino Noir.

Ces vêtements flottants et sombres qui étaient devenus son identification, et qui étaient en même temps sa protection, car ainsi vêtu, il se confondait avec l'ombre, il devenait une partie de la nuit même, et se mouvait, invisible, prêt à châtier les coupables.

Devenu le Domino noir, il se dirigea rapidement vers une petite porte faisant pendant à celle, sur l'autre rue, par où les bandits, étaient sortis.

Il fit quelque chose à la serrure, quelque chose qui se fait avec une mince lame d'acier flexible.

Puis la porte céda, s'ouvrit, par en dedans, révélant l'intérieur sombre, rempli d'une odeur assaillante de fruits, de feuilles pourries, de légumes frais.

Le Domino referma la porte, et se tint contre le mur, absolument invisible.

Il attendit que ses yeux s'habituent à la noirceur avant de commencer ses recherches.

Puis, quand il put voir où il allait, il se dirigea vers l'avant de l'entrepôt, où se trouvait le bureau.

III

Le rôle véritable du Domino noir commençait.

Avant, il n'avait joué qu'un rôle préparatoire à ce travail qu'il accomplissait maintenant.

Et puisque son déguisement de Ti-Rouge n'avait pas permis qu'il fut accepté auprès du grand patron de la bande, il lui fallait maintenant recourir à d'autres moyens.

Et il avait décidé de venir sur les lieux mêmes, immédiatement après le forfait, et trouver, si c'était possible, un indice qui le mènerait à la solution finale.

Il savait un point de plus.

Il connaissait les bandits qui composaient la bande.

Tant qu'au chef, qui pouvait-il être ?

Le Domino commençait à avoir un doute.

Certains faits, certaines déductions lui faisaient douter de quelque chose. Mais c'était vague, imprécis, ça ne se tenait pas encore.

Il décida d'attendre, et de voir plutôt ce que lui révélerait le bureau.

Il repéra l'endroit.

Une cloison à demi-vitrée, une porte béante.

Il entra dans un assez grand bureau, pourvu de quelques meubles seulement.

Une grande fenêtre laissait entrer la lumière du restaurant, et faisait un carré sur le plancher.

Le Domino regarda par terre et poussa soudain une exclamation sourde.

Un corps inanimé était étendu là. Le corps d'un homme âgé... Le Domino s'agenouilla, vint examiner de plus près.

Une faible respiration agitant encore la victime.

Mais la blessure à la tête était grave, assez grave pour causer la mort, et sans pardon.

C'était visible à première vue.

On avait tout simplement défoncé le crâne avec une barre de fer qui gisait non loin du blessé.

L'horloge à poinçonner qui était à la ceinture de l'homme l'identifia immédiatement.

C'était le gardien de nuit.

Surpris alors qu'il faisait sa ronde, il avait été assommé comme un bœuf, par des bandits sanguinaires et cruels.

Le Domino prit les épaules du vieillard sur son bras, et essaya de le ranimer.

Mais la vie coulait rapidement du vieux corps usé.

La respiration devenait plus difficile.

Tout à coup, il ouvrit les yeux.

Il vit cette forme ombre penchée sur lui, le masqué...

Il eut un effroi...

– Qui êtes-vous ? réussit-il à balbutier...

– Je suis le Domino noir. Je suis à la poursuite de ceux qui vous ont attaqué... Pouvez-vous me

dire qui est-ce ?

Le vieux essaya de parler, mais la voix lui mourut dans la gorge.

Il essaya de nouveau.

Ce fut un gargouillement.

Le sang lui perlait aux lèvres.

Tout ce que le Domino put comprendre, ce fut : « soulier, soulier... » répété quelques fois.

Puis les yeux du bonhomme devinrent vitreux, et il mourut.

Il devint mou. dans les bras du Domino, et celui-ci laissa reposer le cadavre par terre.

Maintenant, c'était un meurtre.

Le vol se doublait d'un meurtre, et la chasse devenait une question de vie ou de mort pour la bande.

Par la fenêtre, le Domino examina le restaurant.

Les bandits étaient encore là.

Tony causait avec eux.

Le Domino, appuyé contre un pupitre, réfléchit longuement.

Tout tenait à cette question d'empreintes.

Pourquoi ces empreintes trouvées partout, aux autres vols, et ne correspondant à aucune empreinte connue ?

Tous les bandits qui étaient venus ici ce soir, et qu'il avait vus sortir de ses yeux, avaient un dossier.

Leurs empreintes étaient aux quartiers-généraux de la police.

Le Domino décida de chercher si des empreintes avaient été laissées ce soir.

De la poche intérieure de son veston il sortit la petite trousse d'essai avec laquelle il pouvait effectuer un relevé simple.

Il saupoudra la manette de combinaison du coffre-fort avec une poudre fine.

Puis il souffla dessus légèrement.

Il prit un papier spécial qu'il colla sur la manette.

Puis il répéta le même manège à deux endroits sur le coffre-fort.

Ensuite il enleva les papiers.

Chacun des trois papiers ainsi posés portait une série d'empreintes.

Le Domino les remit dans la trousse, jeta un dernier coup d'œil sur le cadavre, le bureau.

Il ne vit rien autre chose qui puisse lui aider pour l'instant.

Alors il sortit du bureau, enfila par l'entrepôt, et le traversa jusqu'à la porte par où il était entré.

Avant de sortir, cependant, et sous la protection de deux piles de caisses, il enleva son déguisement noir, et à la lueur d'une lampe de poche sourde, devant un petit miroir qu'il traînait toujours dans sa poche, il modifia son apparence, redressa son nœud de cravate, s'appliqua une moustache, se posa des verres sur le nez.

En deux minutes il était méconnaissable.

Seuls ses cheveux roux demeuraient.

Mais il ramena sa casquette en avant.

Puis il sortit dans la rue.

L'homme qui déambulait trente secondes plus tard, mains aux poches, ne ressemblait en rien à Ti-Rouge, ne marchait pas comme lui, et on eut dit un brave ouvrier rentrant chez lui après une visite quelconque.

Il se rendit jusqu'à une rue de tramway, et monta dans un véhicule qui arrêta à son signal.

Quinze minutes plus tard le tramway le déposait au terminus Craig, et le Domino se rendit le reste du chemin à pied.

Il monta les longues marches des quartiers-généraux de la police, et demanda au sergent de garde à voir l'inspecteur Beloeil.

– Il est justement en haut, dit le policier. Mais si c'est pour un rapport je puis le prendre.

– Non, c'est personnel.

– Alors c'est au troisième en haut, à gauche.

– Merci.

Le Domino grimpa lentement les escaliers, et trouva facilement le bureau de Beloeil, qu'il

connaissait d'ailleurs parfaitement.

Beloeil était assis à son bureau, terminant un rapport avant de s'en aller chez lui.

Il était deux heures du matin, et à cette heure-là, rien n'arrivait plus, ordinairement.

Il avait donc décidé de s'en aller chez lui, en laissant des ordres de le réveiller si quelque chose se produisait.

Il sursauta quand le Domino entra.

– Oui, monsieur ? dit-il sans reconnaître son visiteur.

Le Domino se mit à rire.

– Si je voulais, dit-il, je pourrais te raconter les pires histoires...

Beloeil se mit à rire à son tour.

– C'est ta voix. Je te reconnais toujours par ta voix. Ça va, Domino ?

– Ça marche...

– Assieds-toi.

Le Domino prit le siège offert.

– Qu'est-ce qui se passe pour que tu m'arrives en pleine nuit, déguisé, et bien déguisé avec ça ?

– Tu sais, lui répondit le Domino, que je m'occupe de l'affaire des vols, depuis quelque temps ?

– J'ai entendu dire ça, oui.

– Et tu sais que je vivais dans le quartier de la pègre sous le nom de Ti-Rouge...

– Bien je l'ai su quand vous avez monté vos deux vols simulés, l'inspecteur Lajoie et toi...

– Oui. Alors voici, il y a des développements.

– Ah, oui ?

– Oui. Je ne te dirai pas comment c'est arrivé au juste, mais il y a eu un meurtre.

– Tiens, tiens... Quand ça ?

– Il y a à peu près une heure.

– Il n'est pas encore rapporté.

– Non. Et normalement il ne l'aurait pas été avant demain matin.

– Où ça ?

- Dans l'entrepôt de la Reliance Fruits Ltd.
- Qui a été tué ?
- Le gardien de nuit.
- Sais-tu par qui ?
- Oui.
- Qui ?
- Je te dirai ça plus tard. Ceux qui ont tué l'homme ne sont pas intéressants.
- Tu l'as drôle, toi, pas intéressants !
- Je veux dire qu'ils ne sont que des marionnettes, des employés. Je veux remonter plus haut, aller jusqu'à la tête dirigeante de la bande. Le chef !
- Et puis ?
- Voici, je crois avoir une théorie... Tu as entendu parler de cette question des empreintes partout sur les endroits touchés par les bandits ?
- Oui.
- Des empreintes dont vous n'avez aucun original ici ?

- Oui, c'est vrai.
 - Ça peut sembler normal quand on ne connaît pas toute l'affaire. Mais ce soir, ça semble plus anormal encore.
 - Comment ça ?
 - Je connais personnellement chacun des bandits qui a pris part au coup.
 - Et puis ?
 - Ils ont tous des dossiers.
 - Et ?
 - Je ne sais encore si nous nous trouverons en face des mêmes séries d'empreintes que les autres fois, mais j'ose prédire que oui.
 - Qu'est-ce que tu crois donc ?
 - J'ai des empreintes ici.
- Il sortit sa trousse, montra les trois papiers à Beloeil.
- Je viens de les relever, quelques minutes après la sortie des bandits de l'entrepôt. Je me suis introduit là, et j'ai relevé ces empreintes. Je veux en savoir plus long.

– Essayer de les identifier, tu veux dire ?

– Oui.

Beloeil décrocha son téléphone.

– Une minute, je vais arranger ça.

Quelques secondes plus tard, après avoir parlé au commis de garde dans le bureau des empreintes, Beloeil raccrochait.

– Viens, dit-il, nous allons essayer d'identifier ça.

Ils se rendirent au bureau, à l'étage inférieur.

Là, Beloeil remit les trois séries d'empreintes au commis.

Et celui-ci, sous l'œil intéressé du Domino, se mit en devoir de retracer les empreintes.

Il essaya de trouver une classification d'abord.

Les empreintes digitales sont classifiées en types, d'après la forme des rainures.

Il y a environ une dizaine de classifications.

Et ensuite une trentaine de sous-classifications, qui se ramifient elles-mêmes en

une cinquantaine de sous-types.

Il s'agit donc, lorsqu'on essaie d'identifier une empreinte, par le système Bertillon, de déterminer le type, la sous-classification, puis finalement le sous-type.

Ensuite, il devient facile de repérer le propriétaire de cette empreinte, car les recherches, par procédé d'élimination, se confinent à une centaine de cartes tout au plus.

En quelques minutes, le commis rapporta les papiers.

– Elles appartiennent au type 4, dit-il, mais je ne puis trouver de sous-classifications.

– D'aucune sorte ? demanda le Domino.

– D'aucune sorte.

Il tenait le papier entre ses mains, regardant les empreintes, toutes marquées de petits points blancs, gros comme des pois environ.

– Ce sont les empreintes d'une même personne, dit le Domino, mais laquelle ?

Il haussa les épaules...

– Le mystère qui s'épaissit, comme de la mélasse au froid, dit-il... Si au moins je pouvais comprendre... Il me semble que je tiens toute la solution...

Il se tourna vers Beloeil.

– Le gardien de nuit n'était pas mort lorsque je suis entré, dit-il. J'ai réussi à le ranimer, et il a dit un mot avant de mourir.

– Lequel ? demanda Beloeil.

– Soulier, seulement ça, soulier... Mais pourquoi ? Et qu'est-ce ça pourrait avoir de rapport avec ces bandits ?

– Il a peut-être voulu parler des souliers de l'un d'eux qui seraient assez particuliers...

– De quelle manière ?

– Je ne sais pas, dit Beloeil. Tu es meilleur que moi dans les devinettes. Les souliers trop jaunes, trop je ne sais quoi... trop petits, trop grands...

Le Domino se tapa sur la cuisse soudain.

– Je l'ai, cria-t-il.

– Tu l'as ? Tu as quoi ?

- Le mystère des empreintes, et la raison de la mort du vieux gardien de nuit.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Mais le soulier, Beloeil, tu ne comprends pas ? C'est toi qui viens de me donner la solution.
- Je ne comprends certainement pas.
- Ce ne sont pas des empreintes de doigts.
- Hein ?
- Ce sont des empreintes d'orteils...
- Tu es fou ?
- Pas du tout, et c'est ce que le vieux essayait de me dire. Des empreintes d'orteils. L'un des bandits a enlevé son soulier, voilà tout...
- Mais, pourquoi ?
- Justement pour semer la confusion. La police est aux abois depuis deux mois avec ces empreintes qui ne viennent de nulle part, et c'est ce qu'ils voulaient, les bandits. Ils ont pleinement réussi.

Beloeil réfléchissait.

— Ça se tient debout, dit-il. Ça se tient parfaitement debout.

— Certainement, dit le Domino. Puis il ramena Beloeil à son bureau.

— Maintenant, mon vieux, voici ce que tu vas faire.

En deux minutes il expliqua son plan à l'inspecteur en charge de l'escouade des homicides.

Puis il partit.

Non sans modifier de nouveau son déguisement.

Cette fois, il était redevenu Ti-Rouge.

Un Ti-Rouge fatigué, fourbu, un Ti-Rouge qui avait le visage sombre d'un homme qui s'ennuie.

Il sortit des quartiers-généraux, et reprit le chemin du quartier des entrepôts.

Il avait des choses importantes à régler au restaurant de Tony.

Le tramway le conduisit là à petite vitesse.

Il était quatre heures du matin quand le

Domino descendit du véhicule et redescendit la rue, puis tourna le coin pour enfiler sur la rue où se trouvait le restaurant de Tony.

Mais le Domino noir fut désappointé en entrant chez son ami l'Italien.

Celui-ci était seul.

Les bandits étaient partis.

Tony salua de nouveau son Ti-Rouge avec enthousiasme.

– Tu vois, c'est ça, dit-il de son accent inimitable. T'as mangé la spaghatts, la spaghatts est bonne. T'as encore faim, ça fait que tu reviens pour une autre, oui ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il y a, visage triste !

Ti-Rouge eut un geste bref.

– Je ne sais... je m'ennuie... Je ne dors pas.

– Et ça va mal ?

– À cause de ça, oui.

Tony lui fit un large clin d'œil.

- Tu devrais travailler.
- Ti-Rouge fit la grimace.
- Tu veux dire avoir une job ?
- Non... non, je veux dire faire des coups, you know !
- Comme la semaine dernière ?
- Oui.
- Oh, non. Toujours faire ça je viendrais avec trop d'argent. J'aime autant travailler moins. Je veux pas être lié...
- T'as ben raison, dit Tony, ben raison.
- Je m'ennuie de Toronto, dit Ti-Rouge.
- Hein ?
- Oui.
- De Toronto ?
- Oui.
- Es-tu fou ? C'est plate par là...
- Peut-être, mais tous mes amis sont là...
- Et tu t'ennuies ?

– Oui.

– Tsk ! Tsk ! Tsk !

– Je pense que je vais retourner là-bas...

– Fais pas ça. Tu pourrais être utile, par ici.

– Sais-tu de quelle façon, Tony, je pourrais être utile ?

– Je ne sais pas, mais il me semble que ça pourrait être comme ça...

Ti-Rouge haussa les épaules d'un air dégoûté.

– Pouah... the hell with it ! que le diable emporte tout... Demain, je m'en vais là-bas...

Tony se mit à rire.

– Tu manges la spaghatts, et tu vas voir comme ça va te faire du bien. Attends, j'vas aller t'en faire un bon plat.

Le Domino attendit pendant que le gros Italien allait préparer le met.

Une fois il regarda dehors, vit une ombre de l'autre côté de la rue.

Tout allait bien.

Tony revint avec le plat fumant, comme la première fois.

– Café avec ça ?

– Oui.

– Ça va te réveiller. C'est parce que tu es fatigué...

Le Domino ne fit aucun commentaire.

Il mangea son spaghetti avec appétit, car Tony les faisait d'une façon vraiment délicieuse.

Pendant qu'il mangeait, un des bandits qui avait pris part au vol de cette nuit sortit de la cuisine.

Il vint s'asseoir aux côtés de Ti-Rouge.

– Je t'ai entendu dire que tu voulais retourner à Toronto ? demanda-t-il.

– Oui, répondit le Domino, c'est mon intention.

– Tu viens de là ?

– Oui.

– Comme ça c'est peut-être aussi bien que tu

retournes là-bas !

– Oui.

– Oui, des menteurs, on aime pas ça, par ici.

Le Domino tressaillit.

« Tiens, il se passe dont quelque chose ? »
songea-t-il.

Le bandit montrait ses dents en un sourire méchant.

– Oui, des gens qui viennent nous bluffer ici, nous raconter qu'ils viennent de Toronto quand ils sont inconnus là-bas, on aime pas ça.

Ti-Rouge eut un geste amusé.

– Est-ce que ça vous regarde, d'où je viens ?
Est-ce que ça vous regarde tous ?

– Peut-être pas, mais je dis qu'on n'aime pas les menteurs, par ici.

Tony, l'air inquiet, se tenait derrière le comptoir.

Domino continua à manger.

– Comment se fait-il, continua Dussault, car

c'était lui, que tu sois revenu ici cette nuit ?

– Ça me regarde, dit le Domino.

– Pardon ?

– Je dis que ça me regarde, affirma le Domino entre deux bouchées.

– Oui ? Mais ça nous regarde aussi.

– Tiens ? Et pourquoi ?

– Parce qu'en plus de ne pas aimer les menteurs, on n'aime pas les gens qui nous espionnent.

– Je n'espionne personne, dit le Domino. Je vis ma vie.

– Pourquoi venir deux fois ici ce soir, alors ?

– Il aime la spaghatts, dit Tony.

Mais il avait encore l'air inquiet.

Il essuyait nerveusement le comptoir.

– Je suis venu deux fois ici ce soir, simplement parce que j'aime le spaghetti, comme le dit Tony. Un point c'est tout. L'endroit est public, j'ai le droit d'y entrer...

– Mais ça regarde drôle tout de même, dit Dusseault.

– C'est de mes affaires.

– En tout cas, finis ton spaghetti, et file...

Le Domino, ne montrant aucune émotion, demanda à Tony :

– Tu laisses parler ce type-là ? Comment se fait-il qu'il peut me dire de m'en aller sans que tu les fasses taire ?

Tony fit un geste d'impuissance, avec ses mains.

– Tu comprends, hein, Ti-Rouge. C'est des vieux amis... j'peux pas...

Il n'en dit pas plus long.

Le Domino continua à manger.

Dusseault l'observait attentivement,

Au bout d'un moment, il se leva et retourna à la cuisine.

– Tu m'as compris ? dit-il en sortant.

Ti-Rouge fit signe que oui.

Tony retourna lui aussi à la cuisine.

Resté seul, le Domino termina son plat, but son café, alluma une cigarette, puis il alluma une autre allumette, qu'il laissa brûler quelques secondes avant de souffler dessus.

C'était le signal convenu.

Immédiatement, les ombres de la rue se mirent à se mouvoir, et le Domino vit avec satisfaction converger vers le restaurant une dizaine d'hommes.

Beloeil ne l'avait pas trompé.

Il était là, et son escouade avec lui.

Ils cernèrent l'établissement, puis le Domino entendit entrer par l'arrière, aussi bien que Beloeil entrait par l'avant, suivi de trois hommes.

Il entendit des voix qui disaient, dans la cuisine.

– Pas un geste, ou je tire !

Puis des blasphèmes à voix sourde de Ti-Coq Dusseault.

Tony vociférait en un torrent d'Italien.

Puis, les deux hommes furent poussés en avant par les détectives qui avaient envahi la cuisine.

Ils trouvèrent Beloeil installé aux côtés de Ti-Rouge.

Et des détectives ornant la porte d'entrée, planté devant la vitrine.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Dusseault, qu'est-ce qui se passe ?

Beloeil se mit à rire.

— Tiens, si c'est pas Ti-Coq Dusseault... L'homme qui a des cors aux pieds...

La bouche grande comme ça, Ti-Coq regardait Beloeil.

Il le reconnaissait.

Et il comprenait que si l'escouade des homicides se mêlait de quelque chose, lui, Ti-Coq, se trouvait en mauvaise posture.

— Tu vas nous faire un petit plaisir, mon Ti-Coq, dit Beloeil. Tu vas nous rendre un petit service.

Dusseault ne dit rien.

— Oui, continua Beloeil, je crois que tu vas enlever ton soulier et ta chaussette, et tu vas nous laisser prendre l'empreinte de tes orteils...

Dusseault eut une exclamation sourde.

— Êtes-vous fou ?

Mais Beloeil secoua la tête.

— Justement le contraire, dit-il, pas assez fou pour vous autres... Allons, enlève ton soulier.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai dit, pour prendre tes empreintes d'orteils.

— Mais pourquoi ?

Patiemment, Beloeil lui expliqua.

— Parce que je veux pouvoir te mener là où tu vas finir, sur la potence...

— Vous êtes fou, cria Dusseault, complètement fou ! À la potence ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Un joli vol de quarante mille dollars, ce soir, avec tes complices, et en plus tu as, toi ou tes complices, assommé le gardien de nuit. Il est

mort du coup.

– C'est faux. J'ai un alibi.

– Oui ? Qui ?

– Je... je...

Il bégayait, il était blême.

– J'oubliais, dit Beloeil au signal de Ti-Rouge, j'oubliais de te présenter quelqu'un que tu connais déjà sous le nom de Ti-Rouge, mais dont le vrai nom va certainement te surprendre.

Dusseault tourna des yeux angoissés vers le Domino.

– Puis-je te présenter le Domino noir ?

Un gémissement s'échappa de la bouche du bandit.

Une panique atroce se lisait maintenant dans ses yeux...

– Ce n'est pas moi ! cria-t-il, je ne l'ai pas tué. Il est tombé... je ne l'ai pas tué...

Il essaya de courir vers l'avant du magasin, mais l'un des détectives le retint.

— Un moment, cher ami, dit Belœil, nous n'avons pas fini avec toi. Tu vas te déchausser, nous voulons tes empreintes d'orteils, je te l'ai dit.

— Je vais tout avouer, dit Dusseault. Je vais avouer le vol, mais je vous jure que ce n'est pas moi qui ai tué le gardien de nuit.

— Non ? dit Beloeil, c'est qui alors ? Mais Dusseault ne répondit pas.

— Qui était avec toi, ce soir ?

— Je vais vous le dire, moi, dit Ti-Rouge.

Et il défila la liste de ceux qui avaient participé au vol.

Dusseault blasphémait.

— Ce n'est pas tout, dit Beloeil, il y a autre chose que nous voulons savoir. Qui est ton chef ?

Cette fois, Dusseault se ferma la bouche, et le visage.

Immobile, il y avait un effroi immense dans ses yeux...

— Je crois que je vais parler encore, dit Ti-

Rouge. Ça vaut la peine. L'affaire tire à sa fin, nous tenons tous les atouts, autant jouer nos jeux.

Il se tourna vers Tony.

– Depuis combien de temps tiens-tu ce restaurant, Tony ?

– Dix ans, dit l'Italien.

– Tu connais bien les gens de la pègre ?

– Assez bien, oui.

– Ils ont confiance en toi ?

– Qu'est-ce que tu... vous voulez dire, Domino noir ?

– Assez confiance pour accepter de travailler sous tes ordres ?

Beloeil eut une exclamation.

– Tony ? dit-il. Mais Domino, es-tu certain de ne pas te tromper ? Tony, l'homme le plus inoffensif que je connaisse ?

– Ne t'en fais pas, dit le Domino. Les apparences sont souvent trompeuses...

– Mais, Tony !...

L'Italien, debout derrière le comptoir, regardait fixement le Domino.

Il était pâle, mais un sourire se jouait sur ses lèvres...

– Il est fou ! dit-il, qu'est-ce qu'il dit ? Tony qui fait du spaghetti, un chef de bande ? Il est fou !

– Je suis loin d'être fou. Voilà ta meilleure défense. Tony qui rit tout le temps, Tony qui est copain avec tout le monde...

Mais Tony secouait la tête d'un air d'incredulité.

– Je ne comprends rien, dit-il.

– C'est pourtant simple, dit le Domino.

– Alors explique-toi, si c'est si simple.

– J'ai des questions à poser auxquelles tu ne pourras répondre : d'abord, que fait un bandit quand il a commis un crime ?

Tony ne dit rien.

– Il s'enfuit, dit le Domino. Il s'enfuit au plus tôt.

- C'est juste et logique, dit Beloeil.
 - Mais cette nuit, les bandits qui ont tué le gardien de nuit, qu'ont-ils fait ?
- Tony ne disait rien.
- Il avait la bouche grande ouverte, et il regardait le Domino.
- Ils s'en viennent ici, dit le Domino. Au lieu de se sauver, ils traversent la rue et viennent ici.
 - Et puis, c'est leur droit ! dit l'Italien.
 - Peut-être, dit le Domino. Seulement ils prennent avantage de leur droit d'une drôle de façon.
 - Vous trouvez ?
 - Oui. Ils s'en viennent ici, en pleine lumière, au lieu de se terrer quelque part.
 - Je n'y suis rien, dit Tony. Ça ne me regarde pas.
 - Ce n'est pas tout, dit le Domino.
 - Non, quoi encore ?
 - Ils ont leur butin avec eux.

– Ça les regarde, je vous dis.

– Ça les regarde peut-être, mais ils mettent la petite valise par terre, au bout du comptoir, et je vois distinctement Tony se pencher et la ramasser. Je crois, Beloeil, que tu la trouveras sous le comptoir, dans les tablettes.

Tony eut un rugissement.

– Ce n'est pas vrai !

– Oui c'est vrai, dit tout à coup Dusseault, c'est parfaitement vrai. Tony était notre chef.

L'Italien se lamentait derrière le comptoir.

Beloeil souriait.

– Et qui étaient les autres ce soir, ceux que le Domino a nommés ?

– Oui.

– Nous allons les ramasser tous dès cette nuit ! Où sont-ils ?

– Je ne sais pas.

– Tu fais mieux de parler, parce que ça t'aide plus que ça te nuit, de nous raconter ce que tu sais.

– Ils sont à l'hôtel Édith.

– Bon. Gagné, Plourde, Gilbert, Désautels et Frappier, allez me quérir ces gens à l'hôtel Édith.

– Oui, chef.

Les détectives quittèrent le restaurant.

Quand ils furent sortis, le Domino demanda à Dusseault :

– Depuis quand travaillez-vous sous les ordres de Tony ?

– Depuis trois mois.

– Comment se fait-il que vous ayez accepté de travailler pour lui ?

– Il payait bien, et il savait préparer le plan d'un vol...

– De façon détaillée ?

– Oui.

– Tous les plans étaient de lui ?

– Oui.

– Et l'idée pour les empreintes d'orteils, elle vient de lui ?

- Oui.
- Vous étiez complètement sous ses ordres ?
- Qui se serait douté, alors, dit Beloeil.
- Tu vois ! dit le Domino. Voici un homme qui semblait parfaitement correct à tous points de vue. Et il était le chef d'une bande dangereuse.
- C'est faux, cria Tony, je vous dis que c'est faux...
- Malheureusement, Tony, lui dit le Domino, tu parles dans le vide. Les preuves amassées ce soir sont suffisantes...
- Je n'ai rien fait.
- Non, je constate que tu n'allais pas participer aux opérations. Tu faisais le plan...
- Et c'est nous qui le mettions à exécution ensuite, dit Dusseault.
- Vous étiez bien payés ?
- Très bien, oui.
- Maintenant, êtes-vous prêts à témoigner contre lui en cour ?

– Oui.

Le Domino fit signe à Beloeil.

– Prends note de ça. Vous pourrez ensuite lui accorder le statut d'informateur, en cour.

– Oui. Comme témoin de la couronne, il bénéficiera de la clémence du juge et des jurés...

– Merci, messieurs, dit Dusseault. Si vous le voulez, je vais vous dicter une dénonciation complète.

– Bon, alors amenons ces gens, dit le Domino, nous en savons assez long pour l'instant.

Et ils retournèrent tous aux quartiers-généraux.

Tony fit le trajet en silence.

Il avait perdu toute sa gaieté, et il était assis dans un coin de l'auto, tête basse, les épaules courbées.

Une ou deux fois le Domino lui posa des questions, mais l'Italien resta silencieux.

Quand ils arrivèrent aux quartiers-généraux, le reste de la bande était là.

Ils avaient été cueillis en douce par les hommes de Beloeil.

En voyant arriver Tony aux mains de la police, ils se regardèrent tous avec consternation.

— C'est ça, leur dit Beloeil, votre chef a été arrêté. Et vous aussi.

Froidement, Barney demanda, agitant ses longues mains fines :

— De quoi sommes-nous accusés ?

— D'un vol de quarante mille dollars ce soir, dit Beloeil.

— Et du meurtre d'un pauvre vieux gardien de nuit, continua le Domino, qui git dans son sang, sur le parquet de l'entrepôt.

Pas un mot ne se dit.

Chacun des bandits semblait avoir reçu un choc qui le paralysait.

Ils se rendirent compte que la partie était finie, et qu'ils étaient tous également coupables, aux yeux de la loi.

Ce fut alors une course à qui deviendrait un

témoin de la couronne.

Beloeil calma vite cependant le concert d'aveux.

– Un instant. L'un de vous est devenu témoin important. Sa déclaration suffira, surtout si vous décidez de plaider coupable, pour bénéficier d'un peu de clémence. Pour l'instant, j'ai tous les témoins qu'il me faut.

Et on les écroua dans les cellules, en attendant leur procès.

Beloeil et le Domino, ayant complété leur travail de la nuit, s'en allèrent prendre du café.

– J'en ai besoin, dit Beloeil, pour me remonter le moral... Je ne suis pas à mon meilleur. Je suis fatigué.

– Mon moral est excellent, dit le Domino. Je viens de terminer une bonne cause. Maintenant, je me crois méritant d'un bon repos.

Épilogue

À quelque temps de là, le procès eut lieu.

Le juge ne se montra pas aussi clément que les inculpés espéraient.

Tony fut condamné au bagne pour la vie.

Ti-Coq Dusseault, pour avoir aidé à trouver ses compagnons coupables ne reçut que dix ans de pénitencier.

Barney Lesage reçut trente ans de bagne.

Gerry Lenoir, qui avait tué le gardien de nuit, d'après les témoignages de ses compagnons, fut condamné à être pendu, de même que Fred Champagne, qui lui avait aidé à commettre le meurtre.

La cause se termina là.

Mais quelques jours plus tard, le Domino se déguisa de nouveau, de façon complètement différente.

Histoire de s'amuser.

Et il se rendit à la taverne même où il avait été mis sur sa première bonne piste dans cette cause.

En entrant, il vit que Pit Lacourse était là, ce soir-là encore.

Et il entendit Pit qui disait.

– Je vous dis que c'est vrai.

– Et tu n'as pas reconnu qu'il était déguisé ?

– Je te dis que ça ne paraissait pas.

Le gros Pit s'essuya le front.

Il avait toujours chaud, il suait constamment.

Et il dit à la ronde :

– Quand je m'arrête à penser que j'ai causé avec le Domino noir, assis à cette table-là... Tu parles d'un homme...

– Il a un caractère spécial ? demanda l'un des compagnons de Pit Lacourse.

– Oui et non. Il est tough, je vous le dis.

– Est-ce vrai qu'il t'a étendu d'un seul coup de poing.

- Oui, c'est vrai.
- Mais à part de ça, est-ce qu'il jase comme tout le monde ?
- Il jase, mais il n'est pas gai. Toujours dur, difficile à connaître...

Le Domino sourit en lui-même :

En voilà quatre qui ne le connaissaient sûrement pas, pour affirmer qu'il était tough, et dur, quand il ne faisait que jouer un rôle...

Puis il se commanda une bière, parce qu'il faisait chaud et qu'il avait soif...

Cet ouvrage est le 802^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.